

Danielle Dubois

# LENGUAS PARA FINES ESPECÍFICOS

V

INVESTIGACIÓN Y ENSEÑANZA

Editores:  
Sebastián Barrueco  
Esther Hernández  
Lina Sierra

UNIVERSIDAD DE ALCALÁ DE HENARES

Edita: Servicio de Publicaciones de la U.A.H.  
Imprime: Taller de Imprenta de la U.A.H.

*I.S.B.N.: 84-8138-167-5*  
*Depósito Legal: M-43695-1996*

## ÍNDICE

EDITORIAL .....	1
EL ESPAÑOL COMO LENGUA PARA FINES CIENTÍFICOS .....	3
Amelia de Irazazábal Nerpell	
LA CIVILIZACIÓN COMO LENGUA ESPECÍFICA. NECESIDAD DE SU CONOCIMIENTO .....	11
Jesús Cantera Ortiz de Urbina	
IS THERE A POSITIVE CORRELATION BETWEEN PUBLIC SPEAKERS' HESITATION MARKERS IN INFORMAL SPEECH AND THEIR PROMINENCE IN THEIR FIELD OF EXPERTISE? A PRELIMINARY REPORT. USING HUMOUR TO TRAIN WRITING SKILLS .....	23
Robert Wilkinson	
L'ANALYSE SYSTÉMIQUE ET L'ENSEIGNEMENT DU FRANÇAIS DE SPÉCIALITÉ .....	31
Simone Eurin	
SENSIBILISATION AUX DIFFÉRENCES SOCIOCULTURELLES DANS LA NEGOCIATION COMMERCIALE FRANCO-ESPAGNOLE .....	39
Françoise Chambeu	
CROSS-DISCIPLINARY DIFFERENCES IN ABSTRACTS .....	49
Inmaculada Fortanet; Santiago Posteguillo; Juan Carlos Palmer; Juan Francisco Coll	
RESEARCH ARTICLES INTRODUCTIONS IN ESP .....	61
Elisa Ramón Sales; Pilar Martínez Pelegrín; Pilar Aguado Giménez	
AUTHENTIC TEXTS: THE USE OF JOURNALISTIC ARTICLES IN ESP .....	67
Inmaculada Cobos Fernández; M <sup>a</sup> Pilar Sánchez Calle	
APRENDIZAJE DEL INGLÉS EN UN CONTEXTO CIENTÍFICO-TÉCNICO: ¿QUÉ ESTILO Y QUÉ ESTRATEGIAS? .....	73
M <sup>a</sup> Paz Kindelán Echevarría	
ENHANCING STUDENT PERFORMANCE: STRATEGY TRAINING AND ESP .....	79
Ana Halbach	

## LE PLAISIR DE LIRE DANS UNE ECOLE UNIVERSITAIRE DE GESTION (E.U.E.E.)?

Danielle Dubroca Galin  
Université de Salamanca

Cette communication est une sorte d'adieu. Rien de tragique certes, mais c'est avec un léger pincement au coeur que j'écris ces lignes dans lesquelles je me propose de retracer une expérience de plusieurs années: expérience que je n'aurais plus la satisfaction de renouveler puisque mon destin académique s'engage dans de nouvelles voies.

Quoiqu'il en soit, il m'a paru utile d'offrir ici à mes collègues qui ont l'avantage de conserver leurs prérogatives enseignantes dans leur poste habituel, le compte-rendu d'une activité concernant la lecture que je réalisais chaque année avec mes étudiants de 3ème année, dans l'espoir que les réflexions qui l'accompagnent leur seront de quelque utilité. En effet, j'ose espérer que toutes les universités espagnoles ne gommeront pas si allègrement les langues vivantes de tous les cursus non philologiques et que tant d'efforts déployés ces dernières années dans le cadre des langues dites de spécialité ne se révéleront pas unanimement vains.

Il est bien évident que je ne vais pas revenir sur l'abondante bibliographie consacrée depuis plusieurs années à la problématique de la lecture en langue étrangère, élaborée par des chercheurs de renom : D. Lehmann, F. Cicurel, S. Moirand, G. Vignier, N. Lindenlauf, M. -J. Gourmelin, D. Gaonac'h, pour n'en citer que quelques uns. Cela dépasserait largement mon propos.

Dans un établissement comme les Escuelas Universitarias de Estudios Empresariales, il ne faut pas croire que la lecture en langue vivante soit un vain passe-temps. Tout comme si dans les Facultés des Lettres où l'on enseigne la littérature, on ne faisait pas lire aux étudiants d'oeuvres dans leur version intégrale. Et d'ailleurs, on remarque que la plupart des travaux de recherche sur la lecture en général ou sur son utilisation dérivée pour le F. L. E. , sont applicables à la "littérature à usage spécifique", c'est à dire à ce que sont censés lire professeurs et étudiants dans le cadre de leurs activités, puisque "la lecture en langue étrangère est un champ privilégié de cette rencontre entre le textuel et le cognitif: longtemps rejetée au nom d'une prédominance de l'oral, on assiste également, dans les dernières années à une revendication de sa place en F. L. E. " (Valderrama, 1994: 53). L'intérêt que Peytard (1982) dans "Littérature et classe de langue", a porté à ce sujet et , dans son sillage, S. Moirand, peut être, mutatis mutandi, appliqué à ces ouvrages de littérature économique.

En tant que professeur de langue étrangère à usage spécifique, en particulier d'une langue en perte de vitesse, je m'étais proposé une sorte de défi consistant à obliger mes étudiants à lire au moins un livre de leur spécialité en français une fois dans leur vie. Quoi de plus vivifiant que d'entendre relever par un ancien étudiant les aspects positifs qui ont marqué ses études, ne serait-ce qu'à cause d'une lecture? Dans les établissements où le Français est enseigné comme langue de spécialité, la lecture d'ouvrages rédigés en français et consacrés à des aspects techniques relevant des disciplines enseignées dans les programmes m'était apparue comme indispensable pour renouveler l'intérêt de la matière par un vaste travail. Tout comme en classe de Littérature (avec une majuscule), la lecture donne une occasion de "rompre la monotonie et de changer de décor"(I. Valderrama). D'autres collègues m'opposeront que la lecture d'oeuvres littéraires accessibles est très profitable pour la culture de chacun et que, par ailleurs, le texte littéraire offre l'enrichissement de multiples lectures. Certes, mais je répondrai à cet argument que l'étudiant en gestion des entreprises aura toute la vie pour se cultiver s'il n'a pas pensé à le faire avant d'entreprendre une spécialité à l'Université et que, de plus,

les années d'études seront utilisées avec le maximum de profit si l'on concentre les efforts dans une même direction.

Le deuxième défi que je me proposais, c'était de joindre l'utile à l'agréable et de réussir à faire lire les étudiants de bonne grâce. Il est évident que cet exercice n'était jamais proposé en début d'année. L'entraînement à la lecture de textes longs grâce au système de repérage pratiqué dès le début de l'année universitaire facilitait grandement la tâche. À mes yeux, la lecture d'un livre, même partielle, représentait pour moi une espèce d'accomplissement pédagogique, de telle sorte que la lecture ne fût plus un pensum ni une triste obligation scolaire mais une véritable satisfaction, une victoire sur soi-même. Ce travail était proposé avant les vacances de Pâques pour être remis début mai. Cette échéance permettait la correction de chaque copie avant l'examen de fin d'année et un échange oral d'opinions à partir des livres lus. Plus que d'un exercice purement scolaire, il s'agissait dans mon esprit de faire lire et de montrer que chacun était assez mûr pour s'informer, critiquer, proposer une opinion, afin de vérifier que l'étude de la langue étrangère n'avait pas été vaine et qu'elle ouvrait la porte à d'autres expériences semblables. Le but ultime consistait donc à redonner confiance en soi aux étudiants et à les convaincre de leur habileté en langue étrangère.

En vérité, dans le tréfond de mes pensées se cachait une autre intention née d'une observation: ces étudiants de niveau avancé en langue française et en techniques de gestion utilisaient le plus souvent la bibliothèque comme salle de travail, sans se préoccuper du fond bibliographique qui s'y trouvait, trop occupés à "bachotter" les notes prises aux cours. L'occasion était donc toute indiquée puisqu'ils se voyaient ainsi obligés d'aller à la bibliothèque, et surtout, d'y aller "autrement", c'est à dire en commençant par consulter le fichier, pour en sortir avec l'esprit enrichi d'un nouvel apport.

Toutes ces bonnes intentions n'auraient pas pu être mises en pratique sans une infrastructure bibliographique dans la bibliothèque du Centre, grâce à l'appui financier du Département de Philologie Française de l'Université de Salamanque et à un travail préalable de dépouillement bibliographique réalisé avec l'aide des bibliothécaires de l'Ecole.

Un problème se posait quant au choix des livres acquis avec les fonds du Département. Même si la position du professeur de langues à usage spécifique est inconfortable quant à la sélection, il était nécessaire d'opter pour certains critères dans le choix des oeuvres à acquérir. D'abord, ne pas adopter une attitude magistrale par rapport aux sciences économiques en général: oeuvres authentiques ne veut pas dire forcément oeuvres ésotériques, puisque, pour cette activité comme pour toutes les autres, il convient de respecter en premier lieu l'intérêt des étudiants et la perspective pédagogique poursuivie. Et même si le livre n'est pas lu en entier, il est toujours préférable que l'étudiant ait entre les mains des oeuvres originales, accessibles, formant un tout, représentant un raisonnement complet, tout comme les professeurs de langue F. L. E. qui recherchent pour leurs élèves des oeuvres narratives, originales et complètes susceptibles de les sensibiliser. Il est curieux de remarquer un parallélisme de plus entre les professeurs de F. L. E. et nous, comme si l'on récrivait la même partition dans un autre ton: après les réflexions sur les rapports entre langue commune et langue à usage spécifique, on aboutit aux réflexions sur les supports textuels, reflet de préoccupations voisines mais qui n'ont pas encore reçu, à ma connaissance, l'intérêt appliqué aux textes littéraires. Forts de cette constatation, nous pouvons néanmoins tirer profit des recherches sur le rôle des textes littéraires dans l'apprentissage de la langue commune et tenter de les appliquer à ce qui nous concerne (Varderrama, I. ,o. c. ).

Dans un autre ordre d'idées, il fallait éviter les livres susceptibles de se démoder trop vite à cause d'un contenu par trop marqué chronologiquement, les livres traduits d'autres langues, en particulier de l'anglais, de manière à mettre en valeur la spécificité des auteurs francophones ainsi que les livres trop techniques, afin de ne pas ajouter un surcroît de difficultés conceptuelles à l'écueil linguistique.

Par ailleurs, il semblait important également que le choix fût révélateur de l'apport de la langue française à des sujets d'intérêt général, de sorte que les lecteurs remarquent la mentalité, la culture et la civilisation d'expression française: "La communication spécialisée est un bouillon de culture" titre d'un article de D. Lehmann publié dans "Le Français dans le Monde" en sept 93. C'est vrai. L'idée de programmes dits intégratifs, qui ménageraient la composante culturelle, visible

également dans les domaines scientifiques, est loin d'être improductive. Il fallait donc se cantonner à certains domaines qui semblaient les mieux adaptés au type de lecture proposé, comme la micro-économie, le marketing, le commerce international, pour n'en citer que quelques-uns. Certes, le fond de la bibliothèque n'était pas négligeable car les professeurs d'autres disciplines font venir eux-aussi des oeuvres de spécialité publiées en français: sociologie de l'entreprise, histoire économique, macro-économie, finances, banques, assurances, etc. dans la perspective de leurs spécialités respectives. Autant de ressources bibliographiques à trier pour la lecture des étudiants de Français.

Après ces déclarations d'intention, passons à l'analyse du travail proposé aux étudiants. On trouvera en annexe les consignes distribuées à chacun. Sur chaque feuille figurait une indication succincte du livre à lire, comme si, au cours d'une conversation professionnelle, on avait eu juste le temps de prendre au vol le titre approximatif de l'ouvrage et le nom de l'auteur, dans l'espoir de trouver ultérieurement un moment pour y jeter un coup d'oeil. J'ajoute qu'afin d'augmenter l'intérêt pour cette lecture qui représentait, ne l'oublions pas, un surcroît de travail pour les intéressés, les échanges étaient permis entre étudiants: pourquoi imposer à celui qui préfère le domaine de la distribution un livre intitulé "Sachez vous vendre" et en mettre un autre mal à l'aise avec "Votre carrière au féminin" alors que la camarade de table le convoite visiblement?

La première de ces consignes, accompagnée de la référence succincte du livre à lire, ne manquera pas d'attirer l'attention. Le but de cette première opération consistait à obliger les étudiants à fréquenter le fichier de la bibliothèque. Enfance de l'art, dira-t-on! Sauf pour tous ceux qui ne connaissent la bibliothèque que de très loin, ou s'en servent uniquement comme refuge pour y potasser consciencieusement les notes prises aux cours. En effet, bien souvent, on apprend l'existence des livres par ouï-dire, de sorte que l'universitaire doit être capable d'en retrouver les indications bibliographiques exactes à l'aide d'un fichier ou d'un catalogue. Il avait donc semblé bienfaisant d'obliger les étudiants à sortir des habitudes néfastes qui consistent à demander aux auxiliaires de bibliothèque les manuels recommandés par les professeurs des spécialités, sans même se soucier, le plus souvent de leur description bibliographique exacte.

Par ailleurs, pourquoi limiter les étudiants à une demi-journée de bibliothèque? En premier lieu, parce qu'il semble judicieux de conserver une certaine proportion entre la place qu'occupe la matière enseignée dans le cursus des études et la quantité de travail exigée. Ensuite, parce qu'il faut apprendre à travailler vite, à lire en balayant des yeux, à se concentrer afin d'éviter des emprunts de livres qui ne font qu'encombrer les tables de travail et angoisser le lecteur dès qu'il entre dans son bureau. Là encore, le professeur de langues vivantes joue un rôle irremplaçable que le Ministère n'a pas su apprécier à sa juste valeur en réduisant la place de cette matière. Car enfin, qui, dans des établissements comme les Écoles Supérieures (Escuelas Universitarias), se soucie de ces aspects formels qui sont pourtant si importants pour une bonne organisation de la réflexion?

Le premier contact avec le livre se fait normalement par la table des matières, voire par le prière d'insérer. À ce stade, l'étudiant doit faire un effort de synthèse et mettre en oeuvre toutes ses connaissances acquises au cours de ses études, de façon à se situer dans le domaine correspondant et à orienter sa pensée en direction de concepts connus qui lui permettront d'en atteindre d'autres. Cette opération mentale qui nous semble si élémentaire, demande en fait une maturité scientifique que n'ont généralement pas les étudiants au cours de leurs études. C'est passer d'un domaine à un aspect de ce même domaine pour entrer ensuite dans la position d'un auteur vis-à-vis de cet aspect par le biais d'un livre, et prolonger cet effet de loupe jusqu'au chapitre examiné.

La deuxième opération requiert une lecture plus attentive d'un seul chapitre qui se trouve donc contextualisé grâce à l'opération précédente. Libre à chacun de lire davantage si tel est son bon plaisir. L'exercice de rédaction demandé à la fin de la deuxième phase de cette activité n'est plus ici qu'un complément qui permet au professeur de s'assurer de la réalisation du travail et d'obliger à synthétiser l'information que l'on va retenir d'un document touffu. Chaque étudiant était libre de choisir la modalité qui lui convenait le mieux: résumé, explication détaillée d'un point particulier, commentaire

d'ensemble assorti de réflexions personnelles, etc. Là encore, dans la perspective d'un travail d'adulte, il était logique d'accueillir tous les types d'écrits puisque le but implicite et accepté par tous était la pratique du Français et que chacun était censé faire usage de bon sens et de raison. Et là, je souligne que jamais je n'ai eu à corriger de sottisier et que chacun à eu à coeur de faire de son mieux. Ce travail aurait pu s'ouvrir sur d'autres activités mais ceci nous aurait éloignés, professeur et étudiants, du dessein initial de lire. C'est en ce sens, aussi, que la qualification était presque inexistente: la remise du devoir était indispensable pour pouvoir se présenter à l'examen mais elle n'avait pas d'incidence sur la note finale afin de ne pas gâcher la satisfaction d'avoir lu par une évaluation qui aurait distingué inévitablement les bons des mauvais. Puisque l'évaluation "sanctionne" (cf. Recherches et Applications, août-sept. 1993, numéro consacré à l'évaluation), autant valait s'en éloigner.

On aura remarqué que ce type de travail s'apparente beaucoup à la lecture de la presse pour laquelle de nombreux collègues ont à maintes reprises, ici et ailleurs, présenté des travaux utiles et appréciés (cf. Correy-Dietrich. "Le Français dans le Monde n°268, oct. 94, pp. 46-53). Mais il est en réalité beaucoup plus facile que le travail sur le journal qui fait appel à mille expériences personnelles et à une ouverture préalable (et présumée!) à tous les sujets de l'actualité. La lecture d'un livre se rapportant à un aspect du savoir acquis au cours des études, elle circonscrit grandement le besoin de connaissances spécifiques nécessaires.

On peut se demander finalement si une activité aussi libre est justifiable du point de vue pédagogique, dans la mesure où la pédagogie est une espèce de stratégie pour la classe. Elle est, à mon sens, pleinement justifiée car elle privilégie le rapport entre les contenus d'une matière scolaire (la langue française) et les contenus techniques ou scientifiques (micro économie, marketing, import-export, etc.). Il ne s'agit plus de contrôler si le minimum linguistique et culturel sont acquis mais de faire en sorte que l'étudiant se sente porté par un bagage linguistique et culturel vers son domaine d'études.

Avant de terminer cet exposé, et pour en justifier les contenus, on pourrait revenir, une fois encore sur le rôle de l'enseignant. Plus encore que dans le domaine du F. L. E., le professeur de langues à usage spécifique devient "un animateur d'apprentissage" (J.-F. Bourdet, 1995; 59-60), puisqu'il n'est ni juriste, ni économiste, ni mercaticien. Doit-on pour autant supprimer les professeurs de langues étrangères? Y a-t-il "brouillard méthodologique", crise dans l'un de ces "plus vieux métiers du monde" qu'est l'enseignement, pour reprendre les mots de Jean-François Bourdet? Chez les étudiants de niveau avancé, la lecture est bien l'une des activités par le biais desquelles le professeur lâche peu à peu ses disciples dans le monde du savoir.

En conclusion, nous dirons que le titre d'Anne Elderman ("Plaisir de lire en classe de F. L. E.") pourrait parfaitement s'adapter à ce concept, à une réserve près. Quand on lit une oeuvre littéraire, on cherche avant tout à se faire plaisir et la difficulté pour les professeurs de langues vivantes, c'est de faire parvenir les étudiants à ce plaisir malgré les difficultés évoquées avec lucidité par D. Gaonac'h (1993; 87-92). Ici, et dans les sciences en général, il n'y a pas ce même plaisir et, c'est pourquoi nous avons employé à plusieurs reprises le mot satisfaction: celle d'apprendre quelque chose de nouveau, celle de confirmer des connaissances, celle de découvrir que le pays voisin n'est pas si différent qu'on ne le pensait. Satisfaction aussi de vérifier que la lecture en langue étrangère peut utiliser avec profit les techniques de "devinement" offertes par la proximité de nos langues et qui facilitent le cheminement tout au long des pages. Satisfaction enfin d'avoir vaincu une espèce d'appréhension face au livre étranger: quoi de plus rebutant que de lire un volume en langue étrangère? C'est comme multiplier par dix l'étude de cette matière appelée "langues vivantes". Par ce type de lecture, on offre à l'étudiant la satisfaction d'atteindre, en quelque sorte, sa majorité: l'étude de la langue vivante a cessé d'être fastidieuse pour devenir un auxiliaire précieux de connaissance.

- Bourdet, J.-F. 1995. "Les composantes cognitives de la lecture", *Le Français dans le Monde*. Paris: Hachette.
- Elderman, A. 1995. "Plaisir de lire en classe de F.L.E." *Le Français dans le Monde. Recherches et Applications*. Paris: Hachette.
- Gaonach'h, D. 1993. "Les composantes cognitives de la lecture". *Le Français dans le Monde*. Paris: Hachette.
- Lehmann, D. 1993. "La communication spécialisée est un bouillon de culture". *Le Français dans le Monde*. Paris: Hachette.
- Valderrama, I. 1993. "Évaluation et certifications". *Recherches et Applications*. Paris: Hachette.
- , 1995. "Le test détourné". *Le Français dans le Monde*. Paris: Hachette.

BIBLIOGRAPHIE